L'HUMAIN C'EST L'ERREUR

Entretien avec Pièces et Main d'Œuvre

Par Ragemag novembre 2013

***RAGEMAG :* Philosophie magazine consacrait son numéro d'octobre 2013 au téléphone portable et se posait la question : « cet objet vous veut-il du bien ? » Nous savons que près de 75% des Terriens en possèdent un et que le nombre de portables existants est en constante progression. Du coup, nous vous la reposons : le téléphone portable nous veut-il du bien ?**

PMO : Le téléphone portable ne nous veut rien. Nous distinguons les choses des humains qui, eux, ont une volonté. Le portable est le produit de laboratoires de recherche et de développement et de l'industrie de la micro-électronique, dont les actionnaires, dirigeants, chercheurs, ingénieurs et techniciens mettent au point les innovations à nous vendre pour maintenir et accroitre le taux de croissance. Ce qu'ils ont accompli avec une réussite inédite dans le cas du téléphone portable, l'innovation technologique qui s'est répandue le plus vite dans l'Histoire.

Le portable est un parfait cas d'école pour comprendre le fait technologique. Ceux qui refusent de penser la technologie rabâchent que « tout dépend des usages ». Comprenez : le portable – comme la technologie – est neutre, ni bon ni mauvais « en soi ». Ce sont les humains qui en font un bon ou un mauvais usage, et donc il est stupide de le critiquer. Ce déraisonnement suppose que le téléphone aurait une existence « en soi », hors de l'usage qu'en font les hommes – comme le suggère le titre de « Philosophie magazine ». Non seulement la technologie n'existe pas hors de ses usages – puisqu'elle consiste précisément en une application de la recherche – mais elle transforme le monde quels que soient les usages que l'on en fait. Le téléphone portable sert à appeler les secours comme à bavarder futilement. S'en tenir à cette banalité occulte le fait majeur : le monde avec téléphone portable n'est pas le monde d'avant, « augmenté » du téléphone portable, mais bien un autre monde.

Chacun peut le constater : nos liens sociaux, notre travail, notre langue, notre rapport au temps et à l'espace, notre organisation personnelle et collective, mais aussi nos villes, les réseaux de transport, les services publics, le commerce – tout a été bouleversé par cette technologie. Sans que jamais nous n'ayons eu notre mot à dire sur cette révolution politique. Sans que jamais ne soit réalisé un bilan – un audit comme on dit dans l'industrie – de cette révolution. Pour nous, quels que soient les « bons usages » que les humains enchaînés à leur prothèse électronique ne manquent jamais de mettre en avant, le monde sans portable est moins dégradé que le monde avec. D'un point de vue écologique (exploitation du coltan, destruction de zones naturelles et guerres autour des mines en Afrique, déchets et pollutions électroniques) et sanitaire (pollution électromagnétique, phénomènes de dépendance, troubles du sommeil et de la concentration), évidemment. Mais le plus grave sont les atteintes d'ordre social, politique et anthropologique : cet assistant de vie électronique a diminué nos facultés de vie et notre autonomie.

Quand nous avons publié Le téléphone portable, gadget de destruction massive (éditions l'Échappée), en 2008, nous racontions comment les sociologues de l'innovation et des usages, chargés d'imaginer des applications socialement acceptables aux technologies disponibles, annonçaient déjà la transformation du portable en « couteau suisse », en outil à tout faire. Ce qu'ils disent, ils le font. Aujourd'hui le prétendu smartphone remplace le téléphone portable, et accroît de façon exponentielle la dépendance à son égard, en concentrant toujours plus de fonctions en un objet. Si le smartphone devient l'interface universelle avec le monde, comme le dit béatement Philosophie magazine, c'est parce que le monde devient un monde numérique. Si tout est réductible à un code informatique – la musique, les livres, les images, la voix, les autres, l'action devenue transfert « d'informations » (de données en fait) – alors le portable devient l'interface obligée (sinon de jure, de facto). Ayant asservi la masse au virtuel, il n'est que trop simple de la basculer dans la « réalité augmentée » et la « planète intelligente w» d'IBM – ce monde où chaque chose, chaque être, chaque élément du décor est muni de sa puce à radiofréquence (RFID) pour que plus rien n'échappe au filet électronique.

Parmi les vraies fonctions du portable et de ses réseaux de transmission, détection, localisation, surveillance et espionnage des usagers sont vite devenus des banalités de base. Il est connu que plus nous avons de « moyens de communication » (téléphone, répondeur, internet), moins nous avons de choses à nous communiquer – hors du bavardage visant précisément à maintenir « la communication », à prouver notre existence dans un monde virtuel. Cela ne signifie pas, cependant, que la communication soit vide ou inutile. Ce que la « machine à gouverner » (Norbert Wiener) nous communique sans relâche à travers ses réseaux cybernétiques, ce sont des ordres, injonctions ou suggestions.

On en revient à la question de la neutralité de la technique et par extension, de la technologie. Qu'est-ce que vous pouvez en dire ?

Distinguons d'abord la technique, consubstantielle à l'homme primitif (homo habilis, homo sapiens, homo faber : voir Le Geste et la parole, Milieu et techniques de Leroi-Gourhan) et qui n'ampute pas son autonomie, de la technologie qui résulte des combinaisons réciproques des sciences et techniques sous l'impulsion du capital. La technologie est un produit de la société industrielle qui asservit ses appendices humains (producteurs et consommateurs), modernes et contemporains, et substitue l'hétéronomie (la dépendance), à l'autonomie. Même en supposant une précoce division du travail (artisans, chasseurs, paysans, etc.), Rahan, le fils des âges farouches, ou Naoh, le héros de La Guerre du feu, peuvent façonner eux-mêmes une pierre et lui fixer un manche. Ils maîtrisent leur outil.

En revanche, les prolétaires du XIXe siècle qui approvisionnent en charbon la chaudière d'un marteau-pilon sont les esclaves d'une machine qu'ils ne peuvent pas construire seuls, ni sans la direction des ingénieurs et l'investissement du capital. Dépossédés de leur savoir-faire, réduits eux-mêmes à l'état de machines, ils dépendent d'un système social et technologique sans la moindre réciproque (ce qui n'empêche pas de multiples feed-backs, mais c'est une autre histoire). On peut soutenir que le marteau de pierre est neutre (ne-uter : ni l'un ni l'autre), ou plutôt ambivalent dans la mesure où il peut aussi bien enfoncer des coins que des crânes : c'est un outil. Le marteau-pilon est à la fois le produit d'une société transformée et une machine qui transforme la société. Le changement d'échelle entraîne un saut qualitatif. Les guerres tribales peuvent être aussi « totales » que celle de 14-18, mais qui ne voit la différence entre l'extermination réciproque de deux clans de l'âge de pierre et la première grande guerre industrielle ?

Pour continuer l'analogie, certes, le marteau-pilon a aussi des usages civils, par exemple l'emboutissage de plaques de métal afin de fabriquer des carrosseries de voitures. C'est sur l'axe historique et anthropologique « avant-après » qu'il faut examiner cette question. La technologie et l'économie accouplées (ou plutôt leurs agents et dirigeants, ce ne sont pas des forces impersonnelles) transforment sans cesse, de fond en comble, nos sociétés, sans que jamais les membres de la société aient leur mot à dire. Aussi les révolutions française ou russe ne paraissent que de simples sous-produits politiques de la vraie révolution, économique et industrielle. Décider consciemment et collectivement de l'évolution économique et technologique de notre société constitue l'objectif – peut-être impossible – de tout mouvement d'émancipation réelle. En résumé, l'hétéronomie technologique, c'est l'inverse de l'autonomie technique.

Que penser de manière plus générale des moyens de communication de notre siècle, qui ne sont plus si nouveaux ?

En ce qui concerne les nouvelles technologies de l'information et de la communication, elles constituent principalement l'extension et la ramification de la machine à gouverner, « du gouvernail technologique » et de la transmission de ses commandes aux moindres recoins du territoire (la Corrèze, le Zambèze) , de chacun de ses habitants, de chacun de ses éléments vivants ou inertes, animaux, plantes, paysages, décors, mobilier urbain, marchandises, objets, etc. C'est le maillage de la « planète intelligente » (IBM, Google et Cie), de la « ville intelligente », de « l'habitat intelligent », des objets « intelligents », du « e-Gouvernement », de la « e- Administration », du tout numérique, de la maternité à l'incinérateur grâce à « l'Internet des objets » et aux puces RFID (radio-frequency identification) qui permettent virtuellement la